

ENQUÊTE

JUAN BRANCO, LA FACE CACHÉE D'UN "RÉVOLUTIONNAIRE"

EXCLUSIF

LES VÉRITÉS D'UN ÉCOLO AU CŒUR DU POUVOIR

AFR. CFA 3800 F CFA, ALG. 410 DA, ALL. 5,90 €, AND. 5,50 €, AUT. 5,90 €, BELG. 5,90 €, CAN. 8,35 \$CAN, DOM. 5,30 €, ESP. 5,50 €, GB. 4,90 €, GRÈCE 5,50 €, ITA. 5,50 €, LUX. 5,50 €, LIB. 9500 LBP, MAR. 45 DH, PAYS-BAS 5,60 €, PORT. CONT. 5,60 €, SUI. 7,20 CHF, TOM 950 XPF, TUNISIE 6,00 DT

L'OBSS



GABRIELLE, AIDE AUX JEUNES RURAUX



OLIVIER, PROTECTION DES MIGRANTS



LAURENCE, SOUTIEN AUX AVEUGLES

Ils s'engagent au quotidien

LA FRANCE SOLIDAIRE



MARTINE ET PIERRE, INSERTION PROFESSIONNELLE



LÉA, SOINS PALLIATIFS

AVEC
**Reporters
d'Espoirs**



ÉLODIE, SERVICE AUX ENFANTS MALADES



MORGANE, PRÉVENTION DU SIDA



M 02228 - 2866 - F. 4,90 €

PHOTO: ERIC CARAVATTE - THIERRY PASQUET - NICOLAS BLANVIN



**“J’ADORE MON
MÉTIER MAIS
JE N’EN PARLE PAS.
JE N’AI PAS ENVIE
QU’ON ME REGARDE
COMME
UNE SAINTE.”**

LÉA

ACCOMPAGNER LES MOURANTS

Léa, 28 ans, infirmière, a demandé à effectuer son stage dans un service de soins palliatifs il y a quatre ans. L'expérience l'a "éblouie". Elle a fait le choix d'y rester

Propos recueillis par NOLWENN LE BLEVENNEC

Je veux être infirmière depuis mes 7 ans. Cela sort de nulle part. Mes parents sont cadres chez Orange, ma sœur fait du droit. Mon désir initial était de travailler avec des enfants, mais je me suis rendu compte que la place des parents était débordante, que je n'aurais pas eu assez de marge de manœuvre. Alors, pour mon dernier stage en école d'infirmiers, j'ai demandé les soins palliatifs. On m'avait raconté que les équipes y étaient soudées. J'étais

curieuse. J'ai été acceptée à Cognacq-Jay, dans le 15^e arrondissement de Paris, dans un service qui accueille les patients à partir de 18 ans. On accompagne la plupart d'entre eux vers la mort. Pas en leur tenant la main, il faut arrêter avec cette image d'Epinal, mais en les soulageant au maximum. Pour gagner des jours meilleurs. Pour ça, on travaille avec des médecins spécialisés dans la douleur et des opiacés. Mon stage là-bas m'a éblouie. J'ai postulé et j'ai été prise. Cela va faire quatre ans que j'y suis.

Mes journées durent douze heures, mais je ne travaille pas tous les jours. Le matin, quand je prends mon service à 6h30, je ne croise personne dans le métro. On commence souvent par les toilettes des patients. C'est un moment agréable parce qu'on peut prendre notre temps. Mettre de la musique si le patient le souhaite. Proposer un bain parce qu'on a une baignoire énorme. L'après-midi, entre les soins, il y a souvent des entretiens avec les familles. Les médecins préfèrent être accompagnés pour ces rendez-vous. Parce qu'il y a de tout. Des entretiens où on rigole, d'autres où on nous sort les albums photo, et ceux où on reçoit du café dans la figure. L'un des problèmes récurrents, c'est l'alimentation. C'est un point qui est toujours très compliqué à aborder avec les familles. Nous, on ne va plus alimenter un patient qui ne peut plus déglutir. Alimenter le corps par perfusion ne permet pas de guérir. Quand la nourriture n'est plus un plaisir, elle vise simplement à entretenir la maladie. Mais les familles, elles, pensent que

c'est le jeûne qui tue. Mon service finit à 18h45 et c'est un peu comme avec les nouveau-nés : quand la nuit tombe, les angoisses, les questions, la colère des familles, tout se déclenche. On finit rarement à l'heure. Puis, on pose notre blouse, on revêt nos vêtements et on rentre en métro. Il y a des situations qui restent en tête, c'est certain. Mais si tous les soirs, on n'arrive pas à décrocher, il faut en tenir compte. Pour discuter de nos frustrations, on nous propose des groupes de parole... Ils sont très utiles, même s'il y a aussi des choses qui ne dépendent pas de nous.

Je pense qu'il faut vraiment être très heureux en dehors du travail pour être bien en soins palliatifs. Si c'est le cas, il n'y a pas de raison qu'on développe des attachements malsains aux patients, par exemple. Il faut aussi être à l'aise avec la question de la mort. Cela peut aider d'être croyant et de se dire qu'ils ne sont pas perdus à jamais... Mais il y aura toujours des émotions fortes. Par exemple, je me souviens de ce monsieur qui a vécu toute sa vie d'adulte avec sa femme. Ils ont 90 ans. Ils ne se sont jamais lâchés et il va rentrer chez lui tout seul. J'ai pleuré. Des jeunes qui perdent leurs parents. C'est terrible, il y a des cris de douleur qui nous fendent le cœur.

J'adore mon métier, mais je n'en parle pas en soirée. Je n'ai pas envie qu'on me regarde comme une sainte. Ou de devoir me justifier. Ce n'est pas glauque ! Quand on entre dans notre service, ça ne sent pas l'hôpital. C'est incroyable, quand même... Tous les jours, on a de belles situations, comme des mariages. Des gens qui vont au bout de leur volonté. Je pense que soutenir la dernière image de la vie d'un patient, cela peut être une fierté. Je me souviens d'un malade d'origine africaine qui est resté assez longtemps avec nous. Il était beau. Il avait une peau café au lait avec des tâches de rousseur sur les joues. Il venait d'un village en Afrique où il était le chef. Il travaillait en France depuis longtemps. Sa femme était toute petite. Avec un petit chignon. Ce patient était paralysé des jambes, ce qui le rendait assez dépendant de nous. Mais ce n'est pas comme ça qu'il le vivait. Il transformait chacun de nos instants passés ensemble en moment de partage. Chaque fois qu'on faisait sa toilette, on apprenait quelque

chose sur lui ou sur nous. Sa mort a été super-belle. Ses deux enfants étaient là. Sa femme aussi. On avait fêté leur anniversaire de mariage, deux semaines avant, avec du champagne. Il était serein. Chaque fois qu'un patient arrive qui porte le même parfum, on fait tourner le flacon pour se souvenir de lui. Il ne me manque pas, mais il a compté dans ma vie.

Aucune situation n'est la même. Certains jours, on doit trouver les mots pour parler de la mort avec des enfants qui ont 4 ou 8 ans. C'est dé-

licat, mais on a des médecins qui assurent là-dessus et on apprend tous les jours. Je dirais qu'on fait bien notre métier quand on arrive à trouver le bon équilibre entre le rôle de soignant et notre personnalité. Parce que quand un soignant entre dans une pièce, il arrive aussi avec son humour, ses attentions. Moi, par exemple, mon truc, c'est de me dire qu'on y voit plus clair dans une chambre bien rangée. Les choses ne nous étouffent plus. Alors quand je finis la toilette, je range toujours la chambre. ■

UN BRACELET POUR SAUVER DES VIES

Par CÉCILE FOURNIER



Il y a cinq ans, alors qu'elle cherchait des soutiens pour financer son projet App-Elles, Diariata N'Diaye, alias Diata, a trouvé porte close. Une application destinée aux femmes victimes de violences n'intéressait alors pas grand monde. « Et puis, je n'avais pas le profil de l'entrepreneur type, diplômé d'une école de commerce. »

Depuis, le vent a tourné, et la slameuse activiste vosgienne croule sous les honneurs. Primée au Consumer Electronics Show de Las Vegas, dotée d'un prix de 200 000 euros par la Fondation de France, son initiative a été mise en avant par le gouvernement pour s'attaquer au drame des féminicides dans le cadre du Grenelle des violences conjugales.

Le principe ? Une application assortie d'un bracelet, qui, une fois enclenché, par simple pression, envoie un message à trois contacts préalablement déterminés. Ceux-ci entendent alors en direct les bruits environnants, reçoivent la position GPS de la personne, et peuvent prévenir les secours et la police. « En cas d'agression, il est rare que la victime alerte elle-même les autorités », explique sa créatrice. Automatiquement enregistrées, les données seront recevables devant un tribunal en cas de procédure judiciaire. L'application est gratuite, le bracelet Bluetooth vaut moins de 30 euros. Tout en silicone, large d'un centimètre, disponible en six coloris, facile d'utilisation... Les associations plébiscitent l'invention.

Le parcours de l'entrepreneuse, cinquième d'une famille de treize enfants, n'a rien eu d'évident. Mais Diariata n'est pas du genre à se plaindre. « Je suis fascinée par la façon dont mes parents ont réussi à tout gérer. » Elle passe vite sur les problèmes de santé qui lui valent de rester hospitalisée entre 11 ans et 14 ans, période suivie d'un mariage forcé à 15 ans. « J'ai eu plus de chance que d'autres. Mon mari était loin. Tant que je n'allais pas au bled ou qu'il ne venait pas en France, j'étais assez tranquille. »

Son bracelet connecté est d'ores et déjà présent dans huit pays – Espagne, Italie, Belgique, Suisse, Allemagne, États-Unis, Canada, Chili – et Diata ne cache pas son ambition de le voir implanté dans le monde entier. En France, elle aimerait qu'il soit disponible en pharmacie. L'application, qui compte un peu plus de 8 000 téléchargements, pourrait séduire de nouveaux utilisateurs, puisque la version iPhone vient d'être lancée. ■